

LE SAULE SYLVESTRE

Premières et dernières pages
signées
Andréa Lazarté-Tanguay

Avec la collaboration et la complicité de
Danielle Aubut
JoHanne Verrier
Martin Gravel
du collectif **Les claviers déraillés**

X^e course à relais — Été 2019
Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)

Première partie — Andréa Lazarté-Tanguay

Le Saule Sylvestre est la plus ancienne maison de retraite à Lac-Aux-Motres. Quand j'étais petit, j'en avais si peur. Avec sa façade austère et sa clôture en fer forgé qui semblait faire 10 pieds de haut, on aurait dit un manoir hanté dans un film d'horreur. Mais Le Saule, comme on a l'habitude de l'appeler, c'est le coeur de notre ville. Son architecture classique et son rôle prédominant dans l'histoire régionale a fait qu'il génère à lui seul près de 80 % des revenus de la municipalité. Des gens de partout au Québec se rendent à Lac-Aux-Motres pour visiter cette impressionnante structure bicentenaire: des écoliers viennent dans le cadre de leurs cours d'histoire, de jeunes couples se marient dans la Grand' Salle, des politiciens y tiennent leur conférences de presse... Le Saule est plus important que l'hôtel de ville, plus célèbre que la Colline Noire qui le surplombe et... plus  nygmatisant que je ne pensais.

Je venais d'avoir 21 ans quand j'ai commencé à travailler comme manucure au service des résidents du Saule. La peur qui m'habitait petit s'était depuis longtemps dissipée pour laisser place à un envoûtement fougueux, quasi fanatique que je dissimulais habilement sous des airs d'indifférence et de jeunesse insouciant. Des rumeurs avaient refait surface... mais dans le fond, personne ne croyait vraiment que ces célèbres remparts abritaient quelque chose de sinistre, de surhumain. Une chose était certaine, le Saule Sylvestre cachait un mystère... un mystère qui faisait sa célébrité : personne n'avait jamais su qui en était le propriétaire. Et j'étais décidé, moi,   le découvrir.

Mes premiers temps au Saule étaient plaisants et tranquilles. Je me rendais tous les matins dans la Grand'Salle du Saule et j'accueillais à mon kiosque des retraités de toute sorte. Certains d'entre eux avaient déménagé de loin pour y habiter, le Saule ayant depuis des décennies fait sa renommée. Or, mes clients préférés, c'était les citoyens natifs de Lac-Aux-Motres. On parlait d'histoire régionale, on contait des blagues, on essayait de découvrir si on était parent. J'ai appris que monsieur Boutin, mon client à 9 doigts, avait travaillé comme ébéniste pour mon grand oncle Cyrias et que madame Gélinas était cousine germaine de ma mère biologique.

« Le monde est donc petit, » disais-je chaque fois. « Petit comme une motte d'eau douce... » avaient-ils l'habitude de répondre.

Au fil des mois, j'ai fait ma réputation, et mon calendrier a commencé à se remplir. En moins d'un an, j'ai gagné la confiance de tous les résidents. Tous sauf une. C'est madame Lafleur qui me l'a dit. Madame Lafleur qui insistait pour qu'on se tutoie et qui était coquette comme tout.

« En tout cas, Robert, de toutes les manucuristes où c'que j'me suis faite faire les ongles, c'est toi le meilleur. Si tu continues de même, je serais pas  tonn e de voir Alice les Merveilles à ton kiosque demain matin ! » m'a-t-elle dit à la fin d'un rendez-vous.

J'ai dû avoir des yeux ronds comme des pleines lunes. « Alice comment ? »

« Ben voyons, Alice ! Alice Fournier ? la seule résidente du 5^e étage ? » a-t-elle chuchoté avec grande excitation. « Y'en a qui disent qu'est folle, mais moi j'pense qu'est juste tusseule. C'tun hermite, t'sais. Dis-moi pas que t'as jamais entendu parler d'Alice ! »

« Non, jamais, » ai-je avoué. Ma curiosité lovée sous la surface et à demi-sommeil a levé la tête et reniflé l'air. « Pourquoi l'appellez-vous Alice les Merveilles ? »

Elle a un peu hésité, madame Lafleur, mais je la savais comère et bavarde. Je présume qu'elle a dû se dire que c'était un secret de polichinelle et que j'étais, après tout, un gars correct, digne de confiance. Elle s'est avancée vers moi, une griffe écarlate sur les lèvres, et m'a soufflé à l'oreille : « À cause des miroirs. »

Deuxième partie – Danielle Aubut

Puis elle s'est redressée, une moue satisfaite à la bouche en voyant ma mine interloquée. Elle a regardé tout autour pour s'assurer sans doute de notre intimité dans cette salle grandiose aux fenêtres hautes et minces.

Plusieurs îlots de fauteuils disparates étaient occupés par des convives enchantés de prendre le thé traditionnel, mais nous étions relativement bien isolés près de la cheminée de marbre rose. Elle m'a lancé : « Alice, merveilles...! Ben voyons donc, Alice... de l'autre côté du miroir ! »

Quelque chose s'est allumé dans mon esprit, un film de Disney avec Johnny Depp, tellement beau et touchant et magnifique en chapelier toqué que j'en avais versé une larme au moment des adieux. Le travail de maquillage, deuxième corde à mon arc, était sublime dans ce film. Je n'avais même pas reconnu la reine rouge jouée par Helena quelque chose, la méchante sorcière dans Harry Potter. « Oui ! Les deux films : Alice au pays des merveilles et Alice de l'autre côté du mir...? »

« J'trouve ça ben triste... » me coupa net Madame Lafleur, « de voir comment vous savez pas grand'chose de la vra culture, vous aut' les jeunes ! C'tait des livres avant d'être des films ! Des livres tellement drôles, fous, pas de sens, pour la p'tite fille que j'étais. Ça disait par exemple je me souviens, de courir plus vite pour pouvoir rester sur place ! Hi ! qu'on aimait ça ! Notre professeur de la p'tite école de Lac-Aux-Motres nous les lisait le vendredi après-midi. Justement la belle Alice Fournier était dans c'te classe-là pis Mathis, ben oui ! ton grand-père, ton vrai grand-père que j'parle ! Faque tu sauras que le film du miroir moi, ça m'a ben déçue : c'est pas pantoute le livre ou à peu près pas avec c't'histoire de famille du chapelier qui est morte pis pas morte qui zont ajouté. Pis le temps qui est tout le temps là avec ses pendules, pis ses secondes en métal qui deviennent des gros robots.... »

J'ai décidé de la couper à mon tour tellement ça devenait étourdissant. Je sentais que j'arriverais à mes fins si je pouvais agir comme de fait avec... finesse !

Une soudaine inspiration m'a tracé le chemin pour retenir ma gentille pie bavarde :

« Vous avez bien raison, on connaît pas grand' chose, mais je demande juste à apprendre, moi ! Si on revenait à nos moutons ? Contez-moi ça. Mais attendez : je vais vous faire quelque chose de très à la mode gratuit pendant que vous me jasez. Regardez-moi ces œuvres d'art ! Ça serait pas beau sur vos nouveaux beaux ongles rouges ? Mademoiselle Roberge s'en est fait faire la semaine dernière, des lozanges ! »

J'avais sorti de ma valise mon cahier de dessins artistiques pour les ongles. Sans me vanter, c'était devenu une de mes spécialités et en acceptant, madame Lafleur devenait la plus agée de mes clientes à l'essayer. Elle a opté hardiment pour des orchidées de Chine.

« Ah mon Robert, quessé qu'tu me feras pas faire ! Où j'en étais don ? Ah oui, les miroirs ! Ça s'est passé il y a une dizaine d'années, quand Alice est venue s'installer ici au Saule. On l'avait perdue de vue depuis longtemps et v'là-t-y pas qu'on apprend qu'a retontissait icitte pis qu'ils avaient aménagé tout le cinquième sous les combles pour lui faire un immense appartement à la longueur de la bâtisse. En tout cas, qu'on se disait, j'sais pas ce qu'a l'a fait de sa vie mais y'a un coup d'argent en-dessous d'ça ! »

Et madame Lafleur de continuer à pérorer gaiement une histoire qui, plus elle allait, plus elle devenait sinistre. Le lendemain de son arrivée, Alice Fournier avait été retrouvée par terre, pleine de coupures et respirant à peine, les yeux écarquillés.

Tout le monde devait faire attention où ils mettaient les pieds. Il y avait des éclats de vitre partout. Les six grands miroirs antiques de l'appartement étaient réduits en pièces. Et la pauvre Alice de divaguer, parlant tout de travers de cavaliers d'antan, d'êtres inséparables. Depuis cet épisode dont on n'avait jamais eu l'explication, elle vivait en recluse, ne sortant parfois qu'à l'aube pour aller aux jardins. Parfois la nuit, elle s'aventurait aux pieds de la Colline Noire. On ne s'inquiétait plus pour elle depuis qu'elle avait accepté de toujours prendre l'un des St-Bernard de l'ancienne écurie avec elle.

Ce soir-là, rentré chez moi, un apéro à la main, un plan d'attaque s'est précisé dans ma tête. « Oui » que je me suis dit, « ce sera ironiquement ...merveilleux ! »

Troisième partie – JoHanne Verrier

Mes dernières discussions avec la commère de la résidence avaient définitivement alimenté mon besoin de découvrir ce mystère qui flottait sur cette résidence et qui faisait sa célébrité. Je réalise aussi aujourd'hui que c'est d'ailleurs ce qui m'avait orienté vers un métier que je pouvais exercer au Saule Sylvestre.

Je me suis installé à mon clavier avec un deuxième apéro et j'ai commencé mes recherches :

« Google dis-moi: saule sylvestre, résidents, historique. » J'ai lu quelques résultats...

Deux heures plus tard, une salade en main, j'ai continué mes recherches :

« Google dis-moi : incident, miroir, saule. » Hum... rien...

Pourtant moi-même natif de cet endroit, je n'arrivais pas à me souvenir d'avoir entendu cette histoire d'Alice et les miroirs. Tous les résidents semblaient connaître d'une façon ou d'une autre un membre de ma famille, raison de plus pour découvrir le fonds de cette histoire.

« Google dis-moi : Alice, miroir, film. » J'ai parcouru tous les résultats, repassé tous les titres minutieusement... et enfin, un article est apparu à mon écran. Je l'ai lu et relu... j'avais trouvé une très bonne piste...

Je me suis assoupi sur mon clavier. C'est le bruit retentissant des clés enfoncées à répétitions qui m'a réveillé. « Ouf, déjà 5 h 00 ! Oh my God ! Je dois me préparer pour aller travailler... on commence très tôt dans ce milieu, d'autant plus avec ce type de clientèle, ils se lèvent aux aurores. »

Je me suis rendu à mon auto, la tête toujours dans une brume intangible, après cette nuit rocambolesque, à rêver sur mon clavier à mon plan afin de satisfaire mon infâme curiosité. Je me suis rendu comme un robot à la résidence. J'étais presque aussi fatigué que la veille. Mais par miracle, j'ai vu un café où je me suis arrêté immédiatement pour acheter quelques onces de caféine afin de retrouver mon énergie.

À mon arrivée ce matin-là, je me suis installé comme d'habitude dans la Grand'Salle et sur ma table j'ai étalé mes produits ainsi que différents catalogues qui décrivaient tous les types de soins possibles : massages, poses d'ongles, etc. mais cette fois j'ai décidé de mettre en valeur mes talents de maquilleur, et j'y ai exposé plusieurs photos des actrices et acteurs que j'avais maquillés, avec la référence du film dans lesquels ils avaient joué. Ça faisait partie de mon plan.

Pourquoi ? Me demanderez-vous. Eh bien voilà, je vous explique :

Premièrement, dans ces types de résidences pour retraités, le Saule n'étant pas différent, les résidents sont réglés au quart de tour. Dès que vous changez quelque chose dans leurs habitudes, immédiatement ils vous font des remarques. Ces résidents ont le flair pour détecter les moindres changements dans les horaires ou habitudes des gens qu'ils côtoient.

Une fois la stratégie en place, il fallait être patient.

Mon premier rendez-vous s'est pointé: ma cliente préférée, madame Lafleur. Tout mon plan reposait sur cette cliente qui était la clé de mon approche et qui allait m'aider à découvrir le secret d'Alice Fournier. Il me fallait amener le sujet, le fruit de mes recherches et l'article en question que j'avais trouvé la veille dans les archives du Saule Sylvestre.

« Bonjour, madame Lafleur. Oh ! je remarque que vos ongles sont superbes. Ce design vous va très bien et vous avez agencé votre style vestimentaire, très élégant ce prune sur vous, ça met tous vos atouts en valeur. Comment vont vos articulations ce matin ? »

« Ah! que tu es flatteur mon cher Robert, mais par contre de ton côté je trouve que tu as l'air un peu fatigué. Y aurait-il quelque chose qui te tracasse ? »

Et voilà ! Comme j'avais prédit, un tout petit changement et on remarque le tout !

« Eh bien puisque vous le demandez... J'ai abusé de l'internet hier, hum et du vin également. Trop d'apéro. Par contre, il y a quelque chose que j'aimerais partager avec vous. »

Je me suis approché de son oreille, m'étouffant sur son parfum de patchouli, et je lui ai chuchoté : « J'ai fait des recherches hier ! »

Elle m'a regardé immédiatement avec son air en point d'interrogation : « Explique-toi mon cher Robert. »

« J'aimerais partager avec vous le fruit de mes trouvailles, rapport à ce que nous avons discuté hier. »

« Rapport à ce qu'on a discuté hier. T'sais mon grand j'en dis des choses dans une journée. Peux-tu me rappeler c'était à quel sujet ? »

« Vous avez quelques minutes ? »

« Ben sur », m'a-t-elle répondu. J'avais toute son attention.

Quatrième partie – Martin Gravel

Je me suis alors lancé dans mon exposé :

« Eh bien hier, je faisais des recherches pour en savoir plus sur l'histoire de madame Fournier et des miroirs. J'ai dû chercher longtemps et j'ai presque abandonné avant de tomber sur un article paru dans un journal sur les activités paranormales. Dans

l'article, on mentionnait qu'une vieille dame avait été vraisemblablement attaquée par des miroirs. On y retrouvait une courte entrevue avec madame Fournier.

Elle racontait que les images dans les miroirs lui démontraient de plus en plus d'agressivité quand elle se mirait à divers moments dans la journée. Selon elle, les images qu'elle voyait étaient en fait, elle, à différentes étapes de sa vie et chaque partie d'elle-même démontrait de plus en plus d'agressivité, lui reprochant plusieurs gestes, décisions, actions.

À ce point, dans l'article, le journaliste a noté que le discours de madame Fournier devenait confus, se concluant sur une vieille dame en pleurs disant qu'elle s'était fâchée et que les miroirs s'étaient fâchés à leurs tours et l'avaient attaqué. »

Ma gentille madame Lafleur avait la bouche serrée et restait silencieuse. Comme si un secret voulait sortir mais qu'elle le retenait. J'ai donc décidé de lui poser une question :

« Que pensez-vous de cette histoire ? »

« J'en pense que tu ne devrais pas croire tout ce que tu lis sur les internets. »

« Mais encore... »

« Je crois que de dire que madame Alice est une folle est un manque flagrant de politesse. »

À ce moment, j'ai réalisé mon erreur et j'ai fait en sorte de m'expliquer :

« Oh non madame Lafleur, je ne veux nullement insinuer que madame Fournier est une folle, bien au contraire. À la suite de la lecture de cet article, j'ai beaucoup de compassion pour elle et je cherche à en savoir plus sur ce cas. »

« Ce n'est peut-être pas une bonne idée de fouiller... » Elle a levé les yeux pour les planter droit dans les miens : « Mais si tu décides de fouiller encore plus, tu devrais peut-être lui payer une visite de courtoisie... »

Et voilà... l'invitation était lancée, pas vraiment une invitation mais tout compte fait, je me suis dit que si elle m'avait lancé cette phrase, c'est qu'elle me donnait la permission d'aller y jeter un œil. Aller voir ce qui se passait au 5^e étage et tenter de percer le secret de la mystérieuse Alice.

Quelques jours ont passé avant que je puisse me faufiler au 5^e étage. Alors que je gravissais l'escalier m'y menant, un cocktail d'émotion m'a envahi. Un mélange de peur, d'angoisse, de tristesse, mais aussi de fébrilité et d'excitation.

Marche par marche, craquantes sous mes pas, dans l'escalier sombre, j'ai monté tranquillement, me convaincant à chaque pas de ne pas faire demi-tour. Arrivé près de la porte, un mince filet de lumière éclairait le trou de la serrure... un faisceau lumineux éclairant les particules de poussières en suspensions dans l'air. Un trou de serrure m'invitant à y jeter un œil.

Je me suis approché tranquillement pour coller mon œil pour y voir ce que pouvait transporter ce rayon de lumière. Comme si le tout était dangereux, j'ai fait tel un soldat qui espionne l'ennemi, en jetant un regard furtif pour voir si danger il y avait. Suite à ce geste, je me trouvais ridicule... non mais quel danger pouvait bien se cacher au 5^e étage ?

J'ai approché une deuxième fois mon œil. Je n'ai pas vu ce à quoi je m'attendais. Tout était comme dans un manoir abandonné. Meubles recouverts de draps blancs et un épais tapis de poussière recouvrant tout. Quoiqu'un peu déprimant, ce que j'ai vu avait une certaine beauté, un cachet mystérieux qui m'attirait.

J'ai décidé d'entrer. La porte a manifesté son insatisfaction à mon geste avec un lourd et long grincement, un vacarme dans un silence complet. À l'intérieur, le tableau que j'avais entrevu s'est complété. Révélant encore plus de beauté et de mystère, c'était magnifique.

J'ai continué tranquillement mon exploration sans trouver trace de vie. Au loin, j'ai vu un coin de l'étage où semblait régner un peu de vie, j'ai donc décidé de me diriger dans cette direction.

« Eh bien, vous en avez mis du temps. Mais pourquoi ça été si long avant que vous veniez me voir ? »

*Conclusion – **Andréa Lazarté-Tanguay***

Je n'ai pas sursauté ni poussé de cri. Au contraire, je me suis senti... à l'aise. J'ai d'abord entendu sa voix, veloutée, pausée, sans écho. Comme si elle venait de l'intérieur de mes pensées. Puis, j'ai survolé des yeux les quelques coins illuminés de l'étage. Une silhouette s'est levée d'un canapé sombre.

« Excusez-moi de vous déranger, madame Fournier, » ai-je bredouillé.
« Je voulais seulement vous laisser un dépliant pour mes services, je ne pensais pas que... »

« Vous mentez. Pourquoi avez-vous mis tant de temps, Robert ? » a-t-elle répété. Sa voix était douce, mais autoritaire.

Sans réfléchir, j'ai répondu en toute franchise : « J'avais peur. »

« Ils ont tous peur, mais la vérité, mon Robert, la vérité vous libèrera. » a dit la silhouette de madame Fournier.

Mes yeux se sont adaptés à l'obscurité me permettant de discerner quelques détails : De grands rideaux de velours aux fenêtres, des piles de coffres et de valises bien usés, des babioles pêle-mêle... et cette silhouette sibylline, à peine visible, même en plissant des yeux.

Puis, madame Fournier a pris la parole : « Posez vos questions. »

« Comment se fait-il que vous ne sortez jamais ? » ai-je demandé sans me retenir.

« C'est que je ne peux pas tolérer la lumière du soleil. Je sors la nuit. J'aime surtout cette période magique au début de l'aube – l'odeur, la fraîcheur... »

« Pourquoi tous les meubles sont-ils tous recouverts de draps ? »

« C'est que je m'appête à faire un grand voyage. »

« Pour aller où? »

« Pas où. Quand. »

La silhouette s'est avancée. Mes pensées se bouscullaient. Voulait-elle vraiment me faire croire qu'elle allait voyager dans le temps ? Si madame Fournier était une brillante physicienne, je l'aurais appris en faisant mes recherches. Les articles que j'avais lus sur elle disaient vrai : elle était devenue sénile.

En un instant, madame Fournier avait resserré l'écart entre nous. J'ai levé les yeux pour voir, enfin, la mystérieuse Alice les Merveilles. Elle était ridée jusqu'aux os... mais fluette ! J'étais captivé. Mais avant de pouvoir formuler ma prochaine question, elle s'est poliment retirée pour se préparer à entreprendre son voyage.

Du moment que je me suis retrouvé seul, la panique s'est installée. Si elle était folle, si elle était confinée au 5^e étage, j'étais peut-être en danger. J'ai pensé à m'enfuir, mais je tenais obstinément à découvrir la vérité, à connaître le secret que mes clients semblaient déjà connaître.

En attendant, pour le meilleur ou le pire, le retour de la résidente, je me suis occupé à examiner les portraits qui ornaient les murs. Je les regardais encore quand elle s'est jointe à moi, un verre de lait à la main. Elle était magnifique, vêtue d'un élégant tailleur magenta aux épauettes prononcées.

Nous sommes restés longtemps en silence, moi à regarder les nombreuses photos, dont certaines remontaient aux années 1800, et elle à siroter son lait *on the rocks*. Puis, j'ai rompu le silence.

« J'ai l'impression de délirer » ai-je avoué en riant. « On dirait que vous figurez dans toutes ces photos, mais c'est impossible sinon vous auriez plus de 150 ans ! »

Un sourire triste s'est dessiné sur ses lèvres. Au loin, une horloge a sonné minuit.

« C'est l'heure » a-t-elle dit, simplement, en déposant son verre sur une armoire recouverte d'un drap et de poussière.

« L'heure de quoi ? » ai-je demandé avec inquiétude. Je ne savais pas à quoi m'attendre et avec raison.

J'ai suivi madame Fournier jusque dans un salon de l'aile ouest qui était complètement vide à l'exception d'un énorme miroir orné.

« Robert, j'ai subi pendant longtemps le courroux des miroirs. J'ai longtemps été mal comprise et jugée. Je ne me connaissais pas. Je ne connaissais pas mes pouvoirs. J'étais si seule. » Sa voix tremblotait. « Alors du moment que j'ai maîtrisé mes pouvoirs, j'ai manqué de jugement, j'ai fait des abus. Je voulais changer mon destin, je voulais marquer l'histoire, je voulais avoir une énorme famille et être heureuse. Mais j'ai tellement manipulé l'espace-temps que je me suis retrouvée dans une boucle temporelle. »

Elle s'est mise à pleurer. En temps normal, je l'aurais prise dans mes bras pour la réconforter, mais je ne savais toujours pas à quoi m'attendre et je n'allais quand même pas risquer ma vie pour une étrangère.

« Chaque fois que j'y retourne, en 1985, j'espère faire quelque chose qui changera mon destin, mais chaque fois c'est la même chose, chaque fois je te perds, chaque fois tu m'oublies et chaque fois, j'attends patiemment que les années s'écoulent pour essayer de nouveau... Robert, rappelle-toi ! N'attends pas si longtemps pour venir me voir ! »

Quand elle s'est retournée pour faire face au miroir, sa réflexion n'était pas celle d'une menue octogénaire, mais bien d'une jeune beauté au visage familier, si familier... Mis à part son habit, seul son regard était le même. Vif, perçant, et triste. Puis, elle est entrée dans le miroir et est disparue.

FIN